

XYZ. La revue de la nouvelle

Le lit écarlate

Danièle Saint-Bois



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Bois, D. (1997). Le lit écarlate. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 76–81.

Le lit écarlate

Danièle Saint-Bois

« **J**e vous laisse visiter tranquillement, me dit madame Doris avec un large sourire. Allez-y, allez-y, prenez votre temps. »

Je savais déjà que je voulais cette maison. Je l'avais su dès le premier coup d'œil lorsque j'avais passé la grille du jardin.

Il n'y avait pas à hésiter, je ne trouverais pas mieux ailleurs. Sans parler du prix du loyer tout à fait symbolique. Pas de caution. Un bail de pure forme. Des conditions étonnamment avantageuses pour un éventuel locataire. Madame Doris avait ses raisons.

« Évidemment, c'est encombré, dit-elle en s'éloignant, le déménagement a été retardé de deux jours. On dirait qu'elle vous plaît ? »

Elle revint sur ses pas, se planta devant moi :

« Je ne pourrai jamais m'en défaire, jamais. Ni la louer à quelqu'un qui ne l'aimerait pas. Comme vous l'a dit Julia, je veux quelqu'un qui fasse mieux que l'habiter, quelqu'un qui la comprenne, la remplisse. Cette maison déteste le silence. Vous avez vu le jardin ? »

— Un jardin merveilleux, dis-je, j'ai eu le temps de repérer un buisson de "gouttes de sang", derrière la lavande, j'ai vu aussi ce qu'on appelle "le désespoir du peintre"... »

Elle m'entraîna jusqu'au seuil d'une pièce immense, une chambre apparemment, il y avait un lit.

« Ici, quand tout sera vide, vous aurez une autre idée des dimensions, de la lumière... la lumière est exceptionnelle. »

La sonnerie du téléphone retentit. Madame Doris s'excusa avant d'aller répondre sans hâte.

Julia ne m'avait pas raconté d'histoires. Cette maison était réellement extraordinaire et sa propriétaire, qu'une nouvelle vie attendait au Brésil, surprenante. N'était-elle pas sur le point d'offrir, en quelque sorte, cette demeure qu'elle adorait, à qui s'unirait à elle comme un être vivant, passionnément ?

J'avancai dans la pièce, submergée d'une espèce de bonheur inexplicable. Je voyais déjà mon atelier et mon bureau, c'était tellement vaste, tellement clair ! Ici, le chevalet, là-bas l'ordinateur... Les murs étaient peints en blanc cassé d'un gris très pâle, nacré ; le parquet en lattes de bois étroites dorées comme du miel craquait légèrement sous mes pieds. Mais que diable faisait donc ce lit au milieu ? Certainement avait-il été déplacé, transporté ici pour une raison que j'ignorais. C'était un vieux lit en fer, d'une dimension inhabituelle (il devait mesurer un mètre de large), recouvert d'un dessus en tissu rouge, épais, lourd, descendant de chaque côté jusqu'au sol. Divers objets étaient dispersés tout autour ; des cartons, des lampes, des tableaux décrochés, appuyés au mur, faces cachées. Dommage... Oui, j'allais faire mon nid dans cette pièce, profiter de sa lumière. Mais qu'adviendrait-il lorsque la mission de monsieur Doris s'achèverait au Brésil, lorsqu'il faudrait quitter les lieux adorés, rendre les clés ?

Comme si elle avait lu à distance dans mes pensées, lorsqu'elle me rejoignit, madame Doris me dit en mettant sa main sur mon épaule :

« Vous savez, nous ne sommes pas sur le point de revenir. Vous aurez des saisons et des saisons à passer ici, si nous nous mettons d'accord. À moins que quelque chose ne vous convienne pas ? D'autres personnes doivent visiter dans la soirée, une famille, ça ne me dit rien d'imaginer une famille entière ici.

— Je ne savais pas que quelqu'un d'autre devait venir, dis-je affolée. Je voudrais tant cette maison ; je dois quitter la mienne qui est mise en vente, je n'ai pas les moyens de l'acheter, malheureusement. C'est dur au bout de vingt ans de partir. Mais si je pouvais vivre ici ! J'ai vraiment le coup de foudre pour cette maison. Je l'entretiendrai, je vous la garderai intacte.

— Ah mais non ! Vous pourrez l'abîmer, l'user un peu. Il faut l'ha-bi-ter. Bon, vous la voulez ? Signons les papiers tout de suite, venez », dit-elle en prenant mon bras puis elle ajouta de façon inattendue : « Vous avez vu la cheminée, du marbre blanc de Carrare. »

Je n'avais pas vu cette magnifique cheminée, pas vraiment vue au point de penser : quelle magnifique cheminée !

Mon cœur battait à tout rompre, j'avais gagné, j'étais heureuse, cependant, ma joie n'était pas entière ou plutôt elle était ternie par une espèce d'appréhension ; il me semblait, confusément, que quelque chose allait survenir et m'empêcher de m'installer ici. Au moment de quitter la pièce, je me retournai. Le soleil ruisselait sur le lit écarlate.

Deux jours plus tard, je trouvai un jeu de clés dans ma boîte aux lettres avec une lettre de madame Doris m'informant que tout était parfaitement en règle, que je pouvais aménager et me souhaitait « Bonne chance ».

Dans un état d'excitation incroyable, je sortis ma voiture et pris immédiatement la route de ma nouvelle maison que pour l'heure je nommais ma résidence secondaire... Tout en conduisant je pensais à Julia à qui je devais cet arrangement avec madame Doris, à ces journées de rêve que nous allions passer dans mon atelier ouvrant sur ce jardin « colettien ».

Du fond du jardin, je vis que les persiennes étaient ouvertes comme si la maison était habitée. Me retenant de me précipiter à l'intérieur, je m'attardai quelques instants à admirer tout ce qui poussait à profusion, fleurissait, courait, grimpait, de chaque côté de l'allée, le long des murets, des tonnelles. Le cœur battant, je gravis les marches du perron tout en regrettant de n'avoir pas demandé à Julia de m'accompagner. Les maisons vides m'effrayaient.

Je commençai la visite par la cuisine, pièce rassurante, même vide. Le sol était en carreaux de marbre, un damier noir et blanc, légèrement abîmé, terni à l'endroit où se trouvaient auparavant les

appareils ménagers. L'évier était un peu petit. J'ouvris le placard au-dessous, bêtement, comme on fait toujours quand on visite, on ouvre les placards, on regarde le vide, les peintures écaillées, les auréoles sur les tablettes, un vieux bout d'éponge oublié parfois.

Salle à manger, immense, petit salon, chambre, cabinet de toilette, encore une chambre, pièce sans nom, porte donnant au sous-sol et ces deux portes, là, donnant sur le rêve, mon rêve d'endroit à moi, ma pièce, ma chambre-bureau-atelier, mon abbaye, ma retraite. Savourant l'instant et remerciant la providence, la main sur la poignée, les yeux fermés, j'entends la voix de madame Doris « Vous avez vu la cheminée ? Marbre de Carrare. » Je pousse la porte, j'ouvre les yeux et je le vois, au milieu, centre exact des lattes de miel, seul, incongru, inexplicable, rouge, fer, rouge, vieilleries de lit abandonné comme un chien au bord d'une route.

Pourquoi avait-elle... Marbre de Carrare... Ce n'était pas un lit ordinaire, affreux mais pas ordinaire dans ce sens qu'il n'y avait aucune explication à sa présence... sinon la volonté délibérée de sa propriétaire de le laisser en lieu et place. Elle n'avait pu « l'oublier » comme on oublie un cintre au fond d'une penderie. Il était exactement tel que je l'avais vu la première fois, il n'avait pas bougé d'un pouce. Rouge, écarlate, tendu sans un pli. Monacal. Ascétique. Abasourdie, je marchai jusqu'à lui. J'en fis le tour, lentement ; je l'effleurai avec précaution comme si je redoutais de sa part quelque attaque sournoise. M'enhardissant, je tâtai le matelas pour tester sa souplesse. Non, ça ne mordait pas. Après tout ce n'était qu'un lit, un assemblage de barres et de tubes destiné à supporter un sommier et un matelas. Rien d'autre. Un lit. Il n'y avait qu'une chose à faire, descendre cette horreur à la cave. Ces conclusions rassurantes et ma détermination à me débarrasser au plus tôt de ce lit n'apaisèrent cependant ni ma curiosité ni le malaise que le meuble avait suscité, plus peut-être par sa position géographique dans la pièce que par sa présence proprement dite. Avait-on idée d'installer un lit si laid en plein milieu d'une chambre ?

Je rentrai chez moi fortement perturbée. Je n'arrêtais pas de penser à ce lit. Rien ne pouvait me le faire oublier. Je le voyais

trônant dans cette immense pièce vide tel un instrument de torture énigmatique et compliqué. Le soir, j'appelai Julia pour lui faire part de cette histoire incroyable.

« Je ne comprends pas madame Doris, dis-je, elle aurait pu me dire qu'elle laissait ce lit, je ne sais pas, moi ! »

— Les déménageurs l'auront oublié, dit Julia, ce n'est pas grave, elle avait un tas de vieilleries, elle a tout expédié dans un garde-meubles, tu penses bien qu'elle n'allait pas embarquer ses meubles au Brésil !

— Je m'en doute, mais tout de même, ce lit, pourquoi est-il là, dans cette pièce si belle ? Pourquoi au milieu ? »

Julia garda le silence un moment avant de répondre :

« Ne cherche pas à comprendre. Jane est originale, elle a des idées singulières sur la place des gens et des choses dans le monde, je veux vraiment dire, la place... »

— Ah... », dis-je, sans chercher à comprendre, comme Julia me le demandait.

Dès le lendemain matin, je retournai là-bas, décidée à défaire ce lit, à le démonter et à le descendre au sous-sol.

Après tout, j'étais chez moi. Je pouvais agir comme bon me semblait dans cette maison. Et je n'allais pas me priver de me débarrasser de cette chose avant d'amener mes propres affaires, avant même de demander le branchement de l'électricité, de l'eau et du téléphone. Sans musarder dans le jardin (j'admirerais les bouquets tremblants et frêles de « désespoir du peintre » une autre fois) je me hâtai vers le perron et, une fois la porte ouverte, j'allai directement jusqu'à la grande chambre, le cœur battant, rempli du secret espoir que le lit ne serait plus là, qu'il n'existait que dans mon imagination. Mais non. Il était bel et bien là. Il me parut encore plus incongru que la veille, suspect, ennemi. J'avais amené quelques outils, des clés, des tournevis dans un sac en plastique que je jetai sur le dessus rouge comme pour bien faire comprendre à l'intrus que je n'allais pas le ménager.

Je commençai par lui tourner autour, lentement, la gorge serrée. Prenant mes aises, je touchai son pied puis sa tête de métal. Je l'amadouais avant de le désosser. Glissant sur le contour froid de la tête, mes doigts rencontrèrent des aspérités déplaisantes. Je fus tentée de les gratter du bout de l'index mais je me ravisai et songeai à me servir de l'un de mes tournevis. Qu'est-ce que c'était que ces croûtes ? Ça ressemblait à de la peinture. Laque de garance ? Cramoisi d'alizarine ? Rouge anglais ? Sang séché ? Je remarquai qu'il y en avait aussi sur les barreaux, barreaux qui, en outre, portaient des marques circulaires, des sortes d'éraflures qui avaient pu être faites par un objet métallique... Je chassai au plus vite les idées saugrenues pour ne pas dire effrayantes qui me traversaient l'esprit et me mis en devoir de pousser le lit, de le bouger un peu, manœuvre inutile puisqu'il s'agissait simplement de le démonter. À mon grand étonnement, il ne bougea pas d'un centimètre. Je renouvelai la tentative immédiatement. En vain. Repensant alors, non sans émotion, à mes frayeurs d'enfant persuadée que des monstres étaient tapis sous les lits, la nuit, je soulevai la couverture rouge et me penchai. Il n'y avait rien, bien sûr, mais le fait était là, le lit ne pouvait être déplacé. Il était fixé au sol.

Je suis revenue chaque jour dans la maison et j'ai regardé le lit au milieu de la chambre vide. J'ai observé les mouvements lents du soleil sur la couverture rouge, j'ai examiné, sans les toucher, à la loupe, les croûtes séchées.

L'été est passé, l'automne est venu, les mauvaises herbes ont envahi le jardin. J'ai fermé les volets, je n'ai pas fait brancher l'électricité, ni l'eau ni le téléphone. J'ai déménagé voilà trois ans, dans une maison plus petite et moins belle. Chaque jour ou presque je viens visiter la maison de madame Doris, je fais en quelque sorte le tour du propriétaire. Je garde la grande chambre pour la fin. Je l'appelle la chambre des tortures. Quelque chose me dit que si je me décidais enfin à arracher cette couverture rouge, je saurais que j'ai raison de l'appeler ainsi mais je ne peux m'y résoudre.